

STRASBOURG Pierre Maillet et Les Lucioles au Maillon

# Dans la Factory

En France, personne n'avait adapté au théâtre les films de Paul Morrissey, artiste culte de la warholienne Factory. Pierre Maillet et sa bande des Lucioles ont bien fait d'oser. Dans le rétroviseur de *Little Joe 1<sup>re</sup> partie: New York 68*, se lit le délitement de nos sociétés soi-disant libres.

**I**l est troublant de voir naître une réalité théâtrale comme décollée de la pellicule de films. Dans le sillage de Pasolini, Fassbinder, Handke, le théâtre de Pierre Maillet ne s'oppose ni au roman ni au cinéma, c'est une seule écriture. En revisitant la trilogie *Flesh* (1968), *Trash* (1970) et *Heat* (1972) de Paul Morrissey, réalisateur phare de la Factory, —après Warhol évidemment!— le cinéphile en fait une belle démonstration.

Sur une banquette de cuir noir, l'homme est nu allongé sur le ventre. Corps à la beauté classique, offert aux regards, que projette dans les années post-68 et le milieu des « marginaux » new-yorkais, gravitant autour de la warholienne Factory, la chanson de Lou Reed, *Sweet Jane*. Reprise par le groupe de pop Coming Soon, elle s'ébruite d'un juke-box vintage.

## L'esprit d'une bande mythique

Travaillée selon la grammaire cinématographique de Morrissey, cette séquence rehaussée par des lumières caressantes, ouvre le diptyque *Little Joe 1<sup>re</sup> partie: New York 68* créé, ces jours-ci, par Pierre Maillet et les comédiens des Lucioles au théâtre Le Maillon (co-producteur). La pièce se referme sur la nudité de Joe. Du sommeil le matin au sommeil le soir, la boucle est bouclée alors que le son de la chanson *Smells like teen spirit* de



Avec les Lucioles, Pierre Maillet rejoue le quotidien de marginaux de l'underground new-yorkais des années 70. PHOTO DNA—CÉDRIC JOUBERT

Nirvana, reprise par Patti Smith, monte. Du Velvet underground au grunge, la mémoire se ravive.

Dans son adaptation, Pierre Maillet imbrique les récits de *Flesh* et *Trash*. Choisit de dédoubler la figure centrale de Joe Dallesandro en confiant les rôles à deux frères. L'un, solaire, joué par l'emballant Denis Lejeune; l'autre, drogué, trash, par Matthieu Cruciani, sublime héros. On passe de la tête de l'un à celle de l'autre, leurs parcours quotidiens s'entrecroisent. La prostitution pour l'un, pour vivre et payer l'avortement de Patti, la copine de sa femme, Jerry. La drogue, l'impuissance sexuelle, et toujours l'argent qui manque. De la conscience altérée de Joe, surgissent tels des flashes des instants de sa vie d'avant la dope.

La véracité et l'humanité des films de Morrissey demeurent saisis-

santes. Sur le plateau réinvesti en Factory agençant divers espaces de jeu (sets de tournage), écrans de projections vidéo et mentales, revit intensément l'esprit de cette bande mythique. Holly, Candy, Jackie sonnent familiers aux oreilles des plus de vingt ans. Lou Reed les nomme dans *Walk on the wild side*.

Il faut la formidable énergie de complices de toujours, les comédiens des Lucioles, pour retrouver la nonchalance qui portait alors ces destins hors normes. Aussi brillants que libres, à commencer par Pierre Maillet. D'une voix haut perchée, il accorde au travesti Holly Woodlawn une vitalité débordante, voire exaspérante.

D'une séquence à l'autre, ça baise, ça déconne, ça boit, ça rigole, ça se pique, ça fume. « Plus personne n'est hétéro », lance Joe au prosti-

tué débutant.

De leur quotidien, le metteur en scène prélève avec tendresse voire amour des scènes d'une drôlerie inimaginable. On rit beaucoup et ce rire désamorce l'angoisse, la violence, la mort rôdeuse. On rit aussi du ridicule de l'Artiste, à la perruque warholienne, qui fait poser Joe en Discobole. Ou encore de la scène de ménage avec Holly qui en a marre d'utiliser une bouteille pour se masturber alors que Joe, impuissant, s'envoie en l'air avec sa sœur enceinte. « Pour qui elle se prend celle-là, lâche aussi Holly à Jerry la bouche pleine du sexe de Joe, c'est pas parce qu'elle est sortie du gâteau d'anniversaire de Mick Jagger... »

Pierre Maillet navigue à bonne distance des films de Morrissey dont il tire une matière sonore inédite (effets filmiques, sonorisation des voix). Et on se laisse entraîner à percevoir ces personnages « bigger than life » aussi extravagants qu'ils puissent être, comme des reflets de notre inconscient, qu'il s'agisse de choses très simples, de rapports humains, de rapports sexuels, de rapports d'argent, de rapports de force, avec cette nuance que le dominé parfois peut être le dominant. Et revenir à cette subjectivité des années 70 permet d'appréhender l'ampleur des régressions sociales, morales et politiques actuelles. ■

VENERANDA PALADINO

» Dernière représentation ce vendredi 15 novembre à 20h30 au Maillon, Wacken. [www.maillon.eu](http://www.maillon.eu)  
*Little Joe. 2<sup>e</sup> partie: Hollywood 72* sera créée à l'automne 2014.

## Warhol en Copi (et vice versa)



(Bruno Geslin)

*Avec le très réussi "Little Joe", créé au Maillon à Strasbourg, Pierre Maillet propose une recreation des films "Flesh" et "Trash" de Paul Morrissey qui fait se rejoindre les univers du maître de la Factory et du dramaturge argentin.*

*"Anyone who ever had a dream / Anyone who's ever played a part" ("Quiconque a jamais eu un rêve / Quiconque a jamais joué un rôle"). Avec ces paroles de Sweet Jane joué sur un juke-box l'atmosphère acide, mélange de tendresse et de perdition, si bien évoquée dans les chansons du Velvet Underground envahit le plateau. De fait l'ombre de Lou Reed plane sur *Little Joe*, spectacle conçu par Pierre Maillet à partir des films *Flesh* et *Trash* de Paul Morrissey produits par Andy Warhol, dont les héros paumés ou marginaux vivant au jour le jour dans le New York de la fin des années 1960 se confondent avec ceux évoqués par le chanteur.*

Pierre Maillet a prévu d'ajouter un deuxième volet à ce *Little Joe* en présentant à l'automne 2014 une adaptation du film *Heat* du même Morrissey dont l'action se déroule cette fois à Los Angeles. Joe, c'est Joe Dalessandro, icône de la Factory d'Andy Warhol qui interprète le personnage principal dans les trois films. Plutôt que de confier les rôles à un même acteur, Pierre Maillet a choisi un comédien différent pour chaque film. Dans *Flesh*, un homme récemment marié se prostitue afin de rassembler suffisamment d'argent pour payer l'avortement de la nouvelle petite amie de son épouse. *Trash* met en scène un héroïnomane que la drogue a rendu impuissant.

Maillet ne monte pas les deux films à la suite, mais tricote ensemble les scènes tirées de l'un et de l'autre par un effet de montage plutôt efficace. Évoquant l'intérieur d'un appareil photo, la scénographie à triple foyer imaginée par Marc Lainé facilite ce chevauchement intempestif des séquences où les situations loufoques tirées de la vie quotidienne des protagonistes s'éclairent réciproquement comme autant de facettes d'un univers copieusement déjanté.

Pierre Maillet, qui interprète lui-même l'épouse du héros de Trash, reconstitue ces scènes truculentes avec un plaisir évident. On le sent d'autant plus à l'aise que sa vision de ces hommes et femmes souvent proches de la Factory d'Andy Warhol les fait apparaître comme des cousins des héros de Copi, un auteur qu'il connaît bien. Le charme du spectacle tient beaucoup à cette parenté soulignée avec le dramaturge argentin, qui est en quelque sorte son sésame pour s'introduire dans la folie de cette faune new-yorkaise dont le style de vie très libre appartient à une époque entièrement révolue.

**Hugues Le Tanneur 18/11/2013**

## **Mon oeil: sexe, drogue et rock'n roll à la Foudre de Petit-Quevilly**



Il y a les corps nus et la beauté des corps nus qui fait oublier ce que ce parti pris pourrait avoir de provoquant ou de choquant. Dès le début de « Little Joe », le metteur en scène Pierre Maillet, également formidable acteur de la pièce (il joue la femme de Joe), place dans la pénombre un homme déshabillé à bout de forces, junkie de la Factory new-yorkaise inspiré des personnages des mythiques films de Paul Morrissey, « Flesh » and « Trash ».

Il y a la bande son émanant sur le plateau à plusieurs dimensions d'un juke-box de l'époque. Très vite, une jeune femme se lance dans un strip-tease endiablé à l'esthétique tellement parfaite qu'on n'a pas envie qu'il s'arrête. Planent sur la scène les voix et les ombres du Velvet underground, celles de Nico et de Lou Reed dans une ambiance cinématographique.

Il y a l'humour que Pierre Maillet sait rendre si bien même quand tout est glauque. Quand seul un bidet sert de déco à un couple de paumés, qu'elle simule une grossesse pour toucher les allocations, tandis que lui est devenu impuissant à force de se piquer. Dans ce spectacle qui insuffle une bonne dose d'humour, de liberté (et d'héroïne), il y a cette époustouflante apparition d'Andy Warhol faisant poser avec le plus grand sérieux Joe en athlète grec. Ce passage de la pièce fait partie des plus désopilants. Il y a aussi un travail de troupe, une bande d'acteurs tous au diapason.

Il y a donc deux Joe : L'histoire inspirée de « Flesh » est beaucoup moins sombre que celle inspirée de « Trash ». Les deux personnages du début, on les retrouve à la fin. Lui est mort d'une overdose mais elle danse encore... Puis viendra le sida.

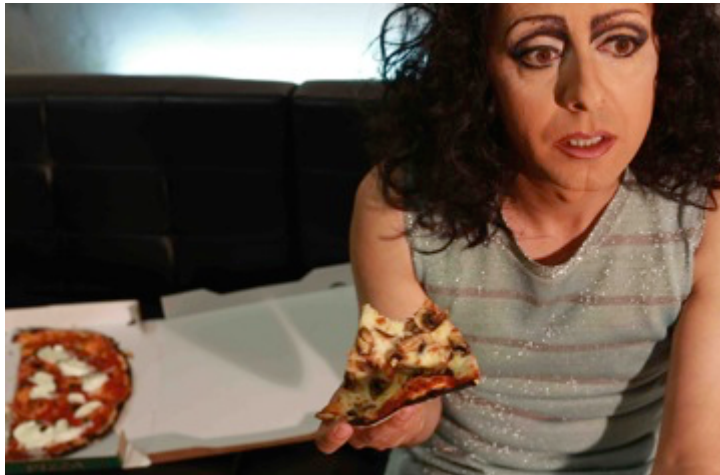


## LA TERRASSE

Manuel Piolat Soleymat  
26 novembre 2013

### LITTLE JOE/NEW YORK 68

Pierre Maillet adapte au théâtre les deux premiers volets de la trilogie cinématographique *Flesh – Trash – Heat* de Paul Morrissey. Une création à l'image du comédien et metteur en scène du collectif des Lucioles : libre, joyeuse, inspirée.



Pierre Maillet dans *Little Joe / New York 68* Crédit Photo : Bruno Geslin

Après avoir repris, il y a quelques mois, son célèbre *Mes Jambes si vous saviez, quelle fumée...* (spectacle sur l'œuvre et la vie du photographe Pierre Molinier, mis en scène par Bruno Geslin), le talentueux Pierre Maillet rend aujourd'hui hommage à l'univers de Paul Morrissey. *Flesh* et *Trash* cette saison, *Heat* la saison prochaine\* : en s'emparant de la fameuse trilogie du cinéaste américain (films respectivement sortis en 1968, 1970 et 1972), le cofondateur du Théâtre des Lucioles nous plonge dans une époque mythique. L'époque libertaire de *La Factory* – atelier d'artiste ouvert à New York, dans les années 1960, par Andy Warhol – et des personnalités de la culture underground qui gravitaient en son sein. Ce sont ces personnalités bigarrées que filme Paul Morrissey, jouant d'improvisations à partir de leur propre existence. Au cinéma, les trois « Joe », figures centrales du cycle, étaient interprétées par le sculptural Joe Dallesandro. Pour le théâtre, Pierre Maillet a choisi de faire appel à trois comédiens différents : Denis Lejeune et Matthieu Cruciani pour *Little Joe / New York 68*, Clément Sibony pour *Little Joe / Hollywood 72*, le prochain volet.

## Un univers vivant et déjanté

Tenant, à chaque instant de la représentation, l'équilibre entre fidélité et réappropriation, le premier opus de ce diptyque théâtral enchevêtre les trames des deux premiers films. Réinventés en frères, le « Joe prostitué » de *Flesh* et le « Joe toxicomane » de *Trash* se croisent, se rencontrent, mais vivent leur vie chacun de son côté. L'un vend son corps pour payer l'avortement de la maîtresse de sa femme, l'autre cherche à se procurer la drogue qui lui manque. Au sein d'une scénographie ingénieuse de Marc Lainé (trois espaces, en forme de boîtes, s'imbriquent les uns dans les autres), tous les personnages de ce New York de la révolution sexuelle nous parlent, sans aucune forme de pudeur, de leurs envies, de leurs besoins, nous font entrer dans l'intimité de leurs vies marginales. Perruqués, grimés, dénudés à l'occasion, ils sont dix, aux côtés de Pierre Maillet, à faire renaître cet univers vivant et déjanté. Tous sont formidables. Ils donnent corps aux débordements d'un quotidien à la fois superficiel et aigu, ils nous font rire. Et nous embarquent avec entrain dans leur monde : un monde fait de transgression et de liberté.

## DERNIÈRES NOUVELLES D'ALSACE

Veneranda Paladino

9 novembre 2013

Des grandes libertés tourmentées des années 70, le metteur en scène et comédien, Pierre Maillet, en réactive l'énergie créatrice. Y revenir, aussi régulièrement, n'est-ce pas là une marque d'inquiétude sur l'état de nos sociétés devenues si intolérantes, violentes, cyniques ? Y revenir comme pour s'injecter une dose d'humanité, de beauté, ou de naïveté ? Dans l'appréhension d'une utopie libératrice dont on sait les revers politiques, épidémiologiques, économiques. Dans la compréhension d'une modernité sur laquelle a reposé l'avènement des démocraties de masse autonomes – aujourd'hui racornies.

Après Fassbinder, Pasolini, Copi, le cinéphile Pierre Maillet embarque pour l'univers underground new-yorkais, la Factory d'Andy Warhol. Avec « sa bande » des Lucioles, théâtre qu'il cofonda en 1994, Pierre Maillet retrouve Strasbourg Le Maillon qui en grande fidélité, coproduit sa nouvelle pièce. De l'écran à la scène, Little Joe 1ère partie : New York 68 annonce le diptyque qui rend hommage au réalisateur Paul Morrissey. Écrit à partir de sa trilogie *Flesh* (1968), *Trash* (1970) et *Heat* (1972). Des films sulfureux pour les uns, libérateurs pour les autres. Aujourd'hui, toujours aussi troublants. « Quand je les ai découverts, j'ai été frappé, commente le metteur en scène, de la façon dont ils nous déplacent, ce ne sont ni des films pornos ni provocants. Ils révèlent une humanité que l'on ne soupçonne pas. Ces travestis, hustlers ou le fracassant Joe Dallessandro s'inscrivaient dans une vie sociale marginale mais ils n'ont jamais posé en rebelles, ce sont des gens libres ».

Paul Morrissey les montre tels qu'en eux-mêmes : transsexuels, désespérés en quête de drogue, hommes et femmes à la recherche de leur identité, erratique. De leur vérité déchirante, attendrissante.

Dans sa fabuleuse chanson *Walk on the wild side*, Lou Reed les nomme.

Holly, Candy, Jackie sonnent étrangement familiers à nos oreilles. Ils s'incarnent sur le plateau. Quand les équipes montaient le décor, –

métaphore d'une Factory réinvestie en studio de cinéma/photo, architecturant une succession d'écrans surface de projections réelles et mentales –, on apprenait la disparition de l'exceptionnel poète et musicien du Velvet Underground. Pierre Maillet lui rend évidemment hommage et confie quelques-unes de ses compositions *Sweet Jane*, *Walk on the...*, *Saturday morning* au groupe *Coming soon* et aux *Cowboy Junkies*. La bande sonore s'enrichit aussi d'un matérage travaillé à partir d'effets filmiques, grésillements techniques, sonorisations des voix.

Tournés en quelques semaines, ces premiers opus de la Warhol cinémathèque déploient une véracité frappante. Filmés sur le vif, à la manière d'un Cassavetes voire aujourd'hui d'Abdellatif Kechiche, ils captent l'urgence de vivre. Une temporalité vibrante qui irradie le théâtre de Pierre Maillet. En jouant avec les dix comédiens, (le personnage de Holly), Pierre Maillet approche une justesse mêlant à une extrême précision « la nonchalance très spéciale » qui soulève les réalisations de Morrissey. À l'instar du principe de la reprise musicale, Maillet prend de la distance avec le personnage de Joe. Pas question de trouver le nouvel Dallessandro, aussi en multiplie-t-il la figure. Et retisse son histoire autour de la

filiation en confiant le rôle à deux frères interprétés par Denis Lejeune et Matthieu Cruciani. Le premier donne corps au Joe de *Flesh*, jeune marié qui se prostitue afin de gagner l'argent nécessaire à l'avortement de la nouvelle copine de sa femme. Le second incarne le toxicomane impuissant qu'est devenu Joe. Incapable de faire semblant d'aimer, il doit trouver d'autres moyens que la prostitution pour s'acheter de la drogue. C'est l'envers Trash. Il n'y a là aucune apologie de la drogue, précise le metteur en scène, mais une quête existentielle menée avec la plus grande liberté et un humour décapant. Malgré la misère, la solitude ; et dans sillage de la mort. Pierre Maillet tend un miroir à « ces marginaux » qui réfléchit leur bouleversante humanité. Loin d'être aussi éloignée des préoccupations de nos existences que l'on voudrait formatées et stigmatisées.



## **Pierre Maillet traduit Paul Morrissey au théâtre**

Metteur en scène, il a toujours travaillé dans une zone flottante où cinéma et théâtre sont très proches. Il a adapté en deux volets les trois films d'une génération qui n'est pas la sienne : *Flesh* (1968), *Trash* (1970), *Heat* (1972) de Paul Morrissey. Un voyage au long cours en deux volets et trois comédiens pour incarner Little Joe immortalisé par Joe Dallesandro, Denis Lejeune, Matthieu Cruciani, Clément Sibony.

**Pierre Maillet, c'est une déjà longue histoire.** Vingt ans qu'avec la compagnie qu'il a cofondée au sortir de l'école de Rennes -ou pas même sorti, d'ailleurs- Les Lucioles, il travaille à monter des spectacles, à mettre en lumière des êtres à part. De grands originaux poussés parfois dans les marges.

Des solitaires ou des gens de groupe -des solitaires en troupe.

Ce que propose Pierre Maillet est **toujours intéressant**. On peut entrer plus ou moins facilement dans les mondes qu'il dévoile, on peut trouver plus ou moins fort tel ou tel spectacle, mais c'est toujours puissant, personnel, intelligent, émouvant.

Pierre Maillet n'est pas seulement **un lecteur passionné**, un érudit, pas seulement un chef-metteur en scène qui orchestre des spectacles. Il est aussi **un comédien**.

**Il aime le travestissement** et dans *Little Joe* il apparaît dans les deux volets. Il possède une présence naturelle. Cela ne s'explique pas. Il est présent aux projets qu'il porte; Cela lui donne une densité particulière qui fait que même ceux qui ne le connaissent pas le remarquent.

A un quart d'heure de la fin, une apparition, donne l'exacte couleur de ce qu'il a voulu faire. Le déguisement -"je serais..."- **l'extravagance, la musique, la chanson, l'insolence, l'esprit** tout est là. Cette séquence est irrésistible et l'on crierait bien "Bis !" tellement **Tante Harold**, si l'on peut se permettre de le désigner ainsi, est drôle !

A ce moment là de son travail on touche l'exact sens de ce qu'il a voulu faire, entraînant onze acteurs dans le premier volet, neuf dans le deuxième. Dans le premier, *New York 68*, on repère les épisodes des deux premiers films de Morrissey, *Flesh* (68) et *Trash* (70) dans l'autre, le seul *Heat* sous le titre de *Hollywood 72*.

Ce qui lie les deux volets, par-delà la distribution, c'est **une scénographie très intelligente** qui installe le cinéma au coeur du théâtre et le cinéma comme la vie même des personnages qui, d'une certaine manière, vivent dans un film, vivent sur un écran.

Cette scénographie harmonieuse et intelligente, très efficace dans la narration, mais qui ne fait rien pour oublier le théâtre (c'est un rideau tiré qui marque la fin d'une scène) est signée **Marc Lainé**. Elle est indissociable d'un travail sur **les lumières de Bruno Marsol**.

Nous reviendrons plus longuement, ici et ailleurs, sur cet ensemble dont le premier volet a été créé en novembre 2013. *Hollywood* a été créé il y a quelques semaines à la

Comédie de Saint-Etienne.

Disons le, la deuxième partie, plus fraîchement pensée, plus serrée aussi -un seul film est en question contre deux dans la première partie- est plus convaincante. Elle est construite, mieux rythmée, très bien jouée. La première partie est un peu languissante et aplatit un peu la matière de Morrissey qui est d'une sourde violence, il ne faut pas l'oublier évidemment et si l'on résume les arguments, si on rappelle l'intrigue des films, on va peut-être choquer un certain nombre de personnes...Car il y a un jeu perpétuel avec la destruction et la mort dans le monde qui gravite à la *Factory* de Warhol...

On n'oublie pas, et sans doute Pierre Maillet connaît-il ce travail, la *Factory* selon Krystian Lupa.

**Maillet est plus doux, plus en empathie, plus au près de ce qu'a représenté Morrissey et ces années là, ces artistes et ces "personnages" là.** Là où Lupa exerce son ironie de l'Est, Maillet tente de comprendre, de rendre hommage, de faire revivre. C'est un exercice d'admiration qui n'interdit jamais la distance et l'humour, voire même l'insolence. Mais Maillet ne s'installe jamais en position de supériorité par rapport à ces êtres et à cette époque.

**Saluons les comédiens.** Ils y vont. Souvent nus. Se déloquant, se rhabillant sans cesse. Mais nulle impudeur. Plutôt la belle santé. Malgré paradis artificiels : mais ils veulent connaître, ils veulent savoir. Il s'agit d'une quête. Comme le montre d'ailleurs très bien le tout début...

Citons-les : nous en parlerons mieux plus tard. Les trois Joe, donc, **Denis Lejeune, Matthieu Cruciani, Clément Sibony, et donc, Véronique Alain, Emilie Beauvais, Guillaume Béguin, Marc Bertin, Emilie Capliez, Geoffrey Carey** (il est toujours dans *Henry VI* par Thomas Jolly et joue Warhol s'il vous plaît), **Jonathan Cohen, Jean-Noël Lefèvre, Frédérique Loliée, Valérie Schwarcz, Elise Vigier, Christel Zubillaga.** Distribution ouverte avec guests....Et Pierre Maillet !

**Tristes histoires** tout de même : dans *Flesh*, Joe, à peine marié, se prostitue pour trouver l'argent dont sa femme a besoin pour l'avortement de sa petite amie...Il protège curieusement son épouse, son mariage d'une certaine manière...Dans *Trash*, Joe a sombré dans la drogue et il est tellement abîmé qu'il ne peut plus exercer son travail...

Dans *Heat*, enfin, on rencontre **Joey Davis**, un jeune homme qui a été un enfant acteur qui a connu une notoriété. Dans un motel de deuxième catégorie -mais c'est beau le soleil et la piscine, même minable- il rencontre la fille déjantée et homosexuelle d'une star avec qui il a travaillé autrefois. Lui n'a qu'une idée, il veut enregistrer son disque...

Pas étonnant que le groupe **Coming Soon** soit important dans le spectacle.

LITTLE JOE : NEW YORK 68 / HOLLYWOOD 72

**Le metteur en scène et comédien Pierre Maillet présente, au CENTQUATRE, les deux volets de son spectacle adapté de la trilogie *Flesh, Trash, Heat* de Paul Morrissey. De *New York 68* à *Hollywood 72* : une plongée enthousiasmante dans les errances d'une humanité cabossée.**

En novembre 2013, Pierre Maillet présentait son remarquable *Little Joe – New York 68* au Maillon, à Strasbourg, spectacle adapté des deux premiers volets de la trilogie *Flesh, Trash, Heat* de Paul Morrissey\*. C'est à la Comédie de Saint-Etienne, le 24 février dernier, que le metteur en scène et comédien a créé *Little Joe – Hollywood 72*, la seconde partie de son diptyque hommage au cinéaste américain. Passant du New York underground de la drogue et de la prostitution au Los Angeles des stars déchues et des aspirants à la célébrité, le cofondateur du *Théâtre des Lucioles* réitère, dans ce nouvel opus, le défi qu'il avait brillamment relevé dans son première travail : se réapproprié, par le théâtre, l'univers brut et singulier des films expérimentaux réalisés par le complice d'Andy Warhol. Même scénographie gigogne que *New York 68* (de Marc Lainé), même présence loufoque de figures incertaines et bariolées (les costumes sont de Zouzou Leyens, les coiffures et maquillages de Cécile Kretschmar), même réalisme stylisé, *Hollywood 72* nous transporte dans un monde de rêves et de désillusions.

**Entre burlesque et désespérance**

Un monde peuplé d'existences dérisoires et même, par certains aspects, assez pathétiques. Mais Pierre Maillet parvient – petit miracle de sa double proposition – à nous attacher à ces tranches de vie dans lesquelles il ne se passe pourtant pas grand-chose. Désœuvrement, coucheries, plans carriéristes... Le metteur en scène suscite de bout en bout notre intérêt, nous fait rire, nous touche même, en laissant percer derrière ces histoires de rien les blessures d'une humanité fragile, déjà perdue. Si ce n'était cette ombre qui plane, tout serait ici entièrement joyeux. On plonge dans des piscines, on rit, on chante, on se pavane en maillots de bain pour se dénuder à la première occasion. On incarne des personnages qui semblent inventer, dans l'instant même de la représentation, ce qu'ils sont en train de vivre. Clément Sibony (dans le rôle emblématique de Joe), Véronique Alain, Emilie Beauvais, Geoffrey Carey, Matthieu Cruciani, Denis Lejeune et Pierre Maillet sont les étonnants interprètes de ce tableau hollywoodien. Un tableau libre, imaginaire, entre burlesque et